

Battements du cœur et battements du temps

AVANT – PROPOS

J'aimerais partager avec vous, qui feuilletez et vous apprêtez à lire ce recueil de nouvelles, mon univers musical, ma source d'inspiration. En prenant le temps d'écrire ces quelques textes, j'ai ressenti des émotions semblables à celles que procure la pratique du piano : le plaisir à choisir *la note, le mot*, à rythmer *la mesure, la phrase*, à savourer *les tonalités en majeur ou mineur, les ambiances mélancoliques ou joyeuses*, à faire monter la tension vers une crise aiguë, à résoudre cette tension par *une cadence parfaite* que donne à entendre ou à voir *la chute* d'une nouvelle.

*

Laissez-vous porter par les mélodies, les harmonies et les rythmes de ce livret.

*

La pratique de la musique, au sein d'un groupe de rock, SixΦtender, m'a donné le sentiment d'approcher l'intangible, l'indicible qui agrège les sensibilités de chacun en émotions éphémères. Tout se joue dans l'instant présent, dans la bulle des musiciens.

*

J'ai quatre ou cinq ans. Juchée par une bonne fée sur un tabouret, je fais connaissance pour la première fois avec un piano. Mes petits doigts explorent sans timidité les touches noires comme les touches blanches, un doigt après l'autre. J'écoute, respire, m'imprègne de ces sons. Deux personnes accompagnent mes tâtonnements et impriment à mon jeu une pulsation, un rythme, auquel je m'accorde instinctivement. Tel est le décor de la nouvelle « *Le tout premier trio* ».

*

Les mélodies poétiques chantées intérieurement, les rythmes incarnés pour garder le tempo du groupe, exaltent la danse.

*

Le dieu Pan souffle dans sa flûte des brises douces, des chants d'oiseaux. Il féconde, à sa manière, aussi discrète que subtile, la danse de la nymphe Syrinx. Qu'il est loin le temps où il se comportait en personnage vulgaire, brusque et facétieux ! Comment en est-il arrivé là ? « *La métamorphose de Pan* » raconte cette transformation édulcorée d'un mythe ancien.

*

Une odeur ou une saveur inspirent, à qui les sublime, des accords musicaux dissonants ou harmonieux tout en impulsant des danses envoûtantes.

*

Battements du cœur et battements du temps

Vous ferez la connaissance de mon compagnon, au timbre de voix unique. Dans la « *Lettre à Octave* » que je lui ai dédiée, vous ouvrirez la porte de notre intimité.

*

Des voix familiales aux timbres et aux couleurs bien trempées m'habitent, me façonnent, me guident et laissent leurs traces au fil des ans.

*

J'aime évoquer avec tendresse mamy Jeanne, ma confidente et ma complice, pilier familial, qui a toujours accueilli l'accidentel, les remises en question comme les opportunités d'engagements sur des chemins de traverse. Dans les fragments « *Battements du cœur, battements du temps* » les liens se reconfigurent, s'entremêlent et s'improvisent en permanence.

*

Dans mon groupe musical, l'écoute et l'attention aux autres invitent aux improvisations : des motifs brefs, impromptus, saisissent une posture, une réaction pour le pur plaisir de la surprise.

*

L'imprévu se manifeste sous la forme de « *L'étranger* » qui toque à la porte, un soir de pluie, pour demander le gîte. Qui est-il ? Puis-je lui faire confiance ? Qu'en pensez-vous ? Vous vous ferez votre propre idée au dernier mot de cette nouvelle.

*

La fausse note qui n'aurait pas dû être devient « *un petit scandale* », un mot que j'affectionne particulièrement, comme un clin d'œil à la surprise qui secoue la monotonie ambiante.

*

L'inattendu, c'est aussi la musique en creux, les silences qui font résonner les pleins. Une grand-mère et son petit-fils, hypnotisés par le vol d'un oiseau vivent pleinement un paysage. Vous découvrirez, comme eux, dans « *La pomme et l'oiseau bleu* », ce paysage mouvant et silencieux, capté dans la brièveté de l'instant.

Je vous donne à entendre ces fragments musicaux et à voir ces pas de côté.

Brigitte DANIEL ALLEGRO

Castelnau d'Estrétefonds, le 16 mai 2021

SOMMAIRE

- I. Le tout premier trio**
- II. La métamorphose de Pan**
- III. Lettre à Octave**
- IV. Battements du cœur, battement du temps**
- V. L'étranger**
- VI. La pomme et l'oiseau bleu**

I. Le tout premier trio

Atmosphère tamisée derrière le rideau de scène. Ce soir, un léger trouble me chahute, me taquine. Je n'y prête pas attention. Je suis dans les coulisses avec mon groupe de rock « *Sevenϕtender* ». Notre formation, toute jeune, est ici pour son tout premier concert en public. Je ressens au fond de moi cette énergie si particulière et stimulante qui circule dans le groupe. Cette fois-ci elle est étrange, singulière, différente de celle des répétitions. Je suis incapable de la décrire. Est-ce la pénombre et l'écran entre nous et la salle qui décuplent mon attention au moindre bruit ? Je distingue nettement les craquements du plancher et des bruits grinçants de chaises couvrant le brouhaha informe du public.

La balance a été faite dans l'après-midi. Les instruments de musique et les enceintes sont en place. Je perçois, aux clins d'œils, aux hochements de têtes, aux sourires niais échangés en silence dans le groupe, que l'entrée en scène approche. Au fond de la salle, la régie est prête. Les projecteurs s'allument. Le brouhaha du public s'estompe. Le silence occupe l'espace. Le trouble chahuteur devient de plus en plus oppressant. C'est bizarre. Je n'ai jamais ressenti cela. Je tente d'évacuer cette oppression en me concentrant sur le premier morceau du concert, « *The show must go on* » de Queen, où les deux claviers vont exceptionnellement tenir le tempo, seuls, pendant les huit premières mesures. Zut ! Cela ne passe pas. Ma vue se trouble. J'ai de plus en plus de mal à respirer. Mes oreilles bourdonnent puis plus rien. Je ferme les yeux. Défilent alors dans ma tête des souvenirs gravés au plus profond de ma mémoire.

Cela se passait dans mon école, j'avais tout juste quatre ans. Pendant les récréations je discernais, dans le brouhaha de la cour, des sons qui semblaient venir d'en haut, de l'étage réservé aux grands. Ces sons m'attiraient irrésistiblement.

Un jour, n'y tenant plus, je vais dans le hall des grands, emprunte leurs escaliers puis, arrivée à un palier, me dirige comme un automate vers ce son magnétique. Je franchis un porche et me retrouve dans une immense salle mystérieuse. Mes pas résonnent. Je m'immobilise. Mes yeux seuls bougent, appréhendent la salle d'un mouvement circulaire. A droite, des vitraux colorés. Au milieu une très longue table dont je ne vois pas le bout car j'arrive à peine à la hauteur du plateau. A gauche, une rangée de portes entrouvertes ou fermées, d'où s'échappent les sons qui me font signe, m'interpellent.

N'osant perturber la magie de ce lieu, je me dirige à pas feutrés vers ces sons et pousse la première porte. Une petite fille, juchée sur un tabouret, les jambes ballantes, s'amuse toute seule avec un énorme piano. Ses mains se baladent doucement, sautent, rebondissent sur le clavier et le piano lui répond avec des sons liés, doux, piqués, joyeux, espiègles. La petite fille ne m'entend ni ne me voit . Elle semble hors d'atteinte, dans sa bulle.

Battements du cœur et battements du temps

J'avance et pousse la deuxième porte. Un petit garçon et une dame jouent ensemble avec un autre piano. Mon cœur bat fort, très fort. Une émotion de bonheur me gagne, m'envahit. La dame m'aperçoit du coin de l'œil et s'arrête de jouer. D'un geste de la main, elle m'invite à entrer dans la petite pièce. Je suis paralysée. Ai-je fait une bêtise en quittant la cour de récréation ? J'hésite à passer le seuil de la porte. Mais la dame a déjà tout compris et me rassure d'un large sourire. Elle m'installe sur un autre tabouret, à côté du petit garçon, et me laisse faire connaissance avec le piano. Vu d'en haut, le piano m'apparaît beau, majestueux et accueillant. Il me rassure grâce à son rythme régulier de barres blanches sur lequel reposent des bâchettes noires regroupées par paquets de trois ou de deux. Mes petits doigts explorent sans timidité les touches noires comme les touches blanches, un doigt après l'autre. J'écoute, respire, m'imprègne de ces sons qui me font vibrer.

Certains me font penser à des petits oiseaux, d'autres à des gouttes de pluie, d'autres à un méchant loup. Dans ma tête, je me raconte l'histoire de « *Pierre et le loup* ». Quelque chose de magique se produit. Je ne me rends pas compte que le petit garçon m'a rejointe dans mes tâtonnements et imprime à mon jeu une pulsation, un rythme, auquel je me suis accordée. L'alchimie prend si bien que la dame ajoute, par touches subtiles, quelques harmonies et amène le trio improvisé vers d'autres rythmes. J'ai l'impression de n'être plus que sons, musique, air. Je suis légère. Je n'ai plus aucune notion de temps, de lieu ni même de qui je suis. Je prends confiance et m'aventure à jouer avec plusieurs doigts en même temps ; je fais glisser une main sur le clavier, dans un sens, dans l'autre puis écrase une main entière sur plusieurs notes et fais durer le son. Ce charme s'arrête brutalement au son de la cloche qui sonne la fin de la récréation.

C'était ma première improvisation en trio ; je ne le savais pas encore. Mais ce dont j'étais sûre, c'est que je comptais bien troquer mes récréations pour goûter à ce lieu enchanteur, envoûtant, hors du temps.

Je reviens tout doucement à moi en entendant les voix de mes amis. J'ouvre les yeux et réalise que le groupe « *SevenΦtender* » est au complet dans une petite salle derrière les coulisses. Que s'est-il passé ? Je ne saurai jamais pourquoi ce malaise est arrivé à ce moment-là. Je me sens beaucoup mieux et me relève. L'orage taquin qui me troublait est passé.

Le groupe entre en scène.

Chacun ajuste sa place.

Le concert démarre avec ses ingrédients de connu et d'inconnu qui en feront sa singularité.

II. La métamorphose de Pan

La naissance de Pan est enveloppée de mystère. Qui peut dire s'il était un enfant de Jupiter et d'une nymphe ou le fils de Mercure et d'une autre nymphe? On conte que Dryopé, si Dryopé fut sa mère, le trouva à sa naissance si bizarre et si laid qu'elle s'enfuit effrayée. Mercure prit alors le nouveau-né, l'enveloppa dans une peau de lièvre et le présenta ainsi aux dieux de l'Olympe. Il était étrange à voir, mi animal, mi homme, avec des pieds de bouc, des cornes en croissant de lune, une chevelure abondante, des poils broussailleux sur tout le visage, un pelage épais et frisé sur la poitrine et les bras. Joyeux, vif et ardent, il réjouissait tous les dieux qui lui donnèrent le nom de Pan qui veut dire « *Tout* » en grec.

Cependant, sa disgrâce monstrueuse finit par déranger les dieux si bien que Pan délaissa l'Olympe pour vivre sur terre, en Arcadie, parmi les bergers, les chevriers et les animaux. En osmose avec la nature, il se plaisait dans les endroits sauvages, les halliers épais, les forêts, les montagnes ou les plateaux boisés. Agile, il grimpait dans les rochers; farceur, il se dissimulait dans les buissons et s'amusait à causer des peurs mémorables aux voyageurs qu'il croisait ou aux infortunés qui s'égarèrent dans les bois. Son loisir préféré consistait à traquer les nymphes qui détalèrent à son approche, épouvantées par sa laideur et sa brusquerie. Il faut préciser qu'il était doté d'une sexualité exubérante.

Un jour, il tomba amoureux fou de Syrinx, une nymphe des bois. Il en rêvait le jour, la nuit, pendant ses siestes. Il se savait vulgaire et grossier mais cette fois-ci, il ne jouait plus, il la voulait pour s'unir à elle. Il la poursuivit maladroitement, tête baissée, bras ouverts, poussant des cris effrayants. Pour lui échapper, Syrinx se jeta dans un rideau de roseaux où ses sœurs les nymphes la changèrent en touffe de roseaux. Le vent fit alors chanter les roseaux si joliment que Pan découpa une des tiges en sept parties de longueurs inégales qu'il assembla avec de la cire d'abeilles. Il promena ses lèvres desséchées de tristesse sur cet instrument insolite, tirant des trilles chevrotants plus doux que le chant du rossignol.

Pan, le cœur lourd, sans plus aucun goût pour les facéties, quitta l'Arcadie avec sa *Syringe* - nom qu'il donna à sa flûte - et son bâton de berger afin de découvrir de nouveaux horizons. Il fit le tour de la Laconie, de l'Argolide, de la Béotie et de l'Etolie. Les sons de sa *Syringe* charmaient ceux qu'il rencontrait. Peu à peu, il apprivoisa ses pulsions: de rustre il devint raffiné, d'exubérant il devint posé. Ses cornes en croissant de lune s'amenuisèrent en petites bosses sous son abondante chevelure, ses sabots de bouc s'élimèrent laissant apparaître des orteils, sa poitrine et ses bras n'étaient plus velus comme le poitrail ou les pattes des caprins. Il portait maintenant un regard curieux et fertile sur tout ce qu'il voyait ou entendait sur son chemin, sans pensées friponnes ou canailles. Il pansait les blessures, consolait les chagrins et prononçait des oracles qui faisaient autorité partout où il séjournait.

Battements du cœur et battements du temps

Vint le moment où Pan décida de mettre un terme à son voyage et de rentrer en Arcadie se reposer dans sa terre natale. Il retrouva les grottes, ses anciennes demeures, les vallées boisées et les rochers.

En vieillissant, il s'était « *retiré progressivement du monde des apparences* » [1] pour devenir le dieu de l'univers et du Tout, identifié à la Nature intelligente, féconde et créatrice. Il pensait souvent et toujours à Syrinx.

Un jour qu'il jouait une mélodie avec sa *Syringe*, il aperçut de loin la nymphe qui avait retrouvé son corps inaltérable de jeunesse éternelle. C'était bien elle, avec ses grands yeux bleus et ses longs cheveux d'ébène, merveilleuse comme un amandier en fleur. Syrinx se dirigea vers les sons qui l'enlaçaient, charmée par la mélodie nostalgique. Pour mieux goûter cette plainte, elle s'assit près du vieillard qu'elle ne reconnut point. Le vieux Pan lui fit entendre des brises douces, puis des alizés plus vifs, des tourbillons sauvages, des zéphyrus amoureux. Syrinx se mit à son aise, dans sa fraîcheur rose, nacrée et pudique. Elle dansait, en osmose avec la respiration, le souffle et l'inspiration de Pan. Lui Pan, le Tout, se surprit à rechercher l'essence de Syrinx, la vérité de son être. Il aimait, il goûtait ces moments de bonheur, ne révélant pas son identité, de peur d'en rompre le charme.

Pan et Syrinx prirent ainsi l'habitude de se retrouver au bord de la rivière pour partager des instants où son souffle fécondait sa danse, ou peut-être même l'inverse, sa danse inspirait son souffle, où ils étaient un dans le Tout.

[1] *Goethe*

III. Lettre à Octave

Castelnau, le 27 février 2021

Mon cher Octave,

Qui aurait cru que toi, Octave, tu sois le protagoniste de ma nouvelle ?

Cette idée saugrenue me vient maintenant, alors que je cherche une histoire à suspense à te raconter ce matin, sous notre arbre à palabres. Je te lis à haute voix ce que je viens de coucher sur le papier car je compte bien évidemment sur toi pour m'aider à introduire des détails palpitants de notre intimité. Rassure-toi, cela restera entre nous. Nous avons nos drôles d'habitudes de vieux couple, depuis le temps, 20 ans, 30 ans, 40 ans... Ça marche encore !

Le matin, ça commence toujours de la même façon. Dans un premier temps, tu le sais bien, je m'imagine sous un arbre à palabres et j'invente l'histoire du jour. Mes doigts commencent à te réveiller. Je tapote ici ou là, avec une main puis l'autre puis les deux. Tu réagis à ce jeu subtil. Ta belle voix grave, unique, m'émeut et m'étonne encore, comme la première fois. Maintenant que tu es réveillé, nous dialoguons, nous entremêlons nos gestes et nos voix, les graves et les aigus s'interrogent, se jangent, s'estiment, se répondent pour conclure en cadence parfaite ce début d'échauffement matinal.

Dans un deuxième temps, je me prends pour une goutte d'eau, une petite goutte cristalline, aiguë. Nous jouons à simuler la pluie fine qui rebondit sur le feuillage dense d'une forêt, en clair obscur. Une goutte, puis deux, puis trois, la pluie s'installe, persistante, se déverse du ciel. Mes doigts sautillent l'un après l'autre, rebondissent sur les taches blanches ou noires du sous-bois, mes jambes et mes pieds se dégourdissent, t'effleurent. Bras et jambes, tous mes muscles tendus, s'appuient sur toi, d'une pression forte. Tu émetts des sons puissants, altiers, amples. L'orage gronde en nous. Nous vibrons dans cet espace en tension. Nous nous figeons jusqu'à ce que le silence et l'apaisement reviennent... mais pas pour longtemps.

Car au troisième temps de notre rituel matinal tu t'attends à ce que je te prenne par surprise. Tu connais mon goût pour l'improvisation avec son lot de risques et d'écueils et parfois, ces instants où on touche à l'inattendu prodigieux ou déconcertant. C'est le moment où tu t'abandonnes complètement. Mes doigts fouillent les moindres de tes recoins. Je te taquine et je te cherche, attentive à tes réactions. J'adore quand ta voix si harmonieuse se fait grinçante ou espiègle. Je tente de retrouver ces grincements qui me font saliver. Je les rejoue et les rejoue jusqu'à m'en imprégner. A mes silences, tu réponds par des pauses plus ou moins longues ou des soupirs parfois.

Ça ne fonctionne pas immédiatement, on le sait bien, tous les deux. On a besoin de temps. Ce n'est, en général, qu'à partir du moment où je ne réfléchis plus, le rythme

Battements du cœur et battements du temps

s'installant, s'imposant de lui-même, nous portant naturellement, que cette improvisation se déploie, s'agrémente et s'achève dans un temps à jamais suspendu.

Voilà, Octave, mon cher piano, mon compagnon des joies et des tristesses,
l'hommage que je te rends.

Ça y est, nous sommes enfin prêts l'un et l'autre à étudier cette nouvelle partition de Piazzolla, « *El Invierno* ». Nous avons une échéance, dans deux mois, pour une surprise, tu te rappelles, les 20 ans de Stella.

Brigitte

IV. Battements du cœur, battements du temps

1

Frôlement sur l'épaule. Je lève le bras. Les filets d'air se divisent, contournent et enveloppent mon bras pour se reformer plus loin. Les larges feuilles du mûrier platane s'agitent. Dans le jardin, bercée par le balancement du hamac, je goûte cet instant de calme et capte des bribes de perception.

Flo & So dans la pataugeoire avec Arthur qui babille. Les voix changent de timbre près de l'eau, plus aigus et toniques.

Il doit être 18h. J'entends « *la Toune* », la tourterelle de mes voisins, qui se manifeste en fin de journée.

Le bruissement du vent dans les branches des arbres me parvient par vagues successives : le souffle léger prend de la vigueur puis s'estompe, silencieux. La vague suivante arrive, presque à l'identique cependant différente de la précédente. Je pense à la série « Ombres & Lumières » de panneaux textiles.

Le couple d'hirondelles, venu nicher sous le toit de la grange, s'occupe activement de sa progéniture. Je suis attendrie et attentive au cours de chant. Je distingue la mélodie des parents de celle, plus hésitante, des oisillons. Fascinant !

2

« *Allons ma petite chérie, tu rêvasses ? A toi de jouer* »

La pendule sonne une demi-heure. J'aime le battement régulier du balancier que j'associe à ma grand-mère. Je suis assise à la table ronde du séjour. La pièce, de « *style provençal* », réunit la comtoise, le coffre à pains, l'abat-jour posé sur un guéridon, la table et ses chaises. Elle sent bon la cire d'abeille que j'associe à mes vacances chez Mamy Jeanne.

Je suis seule avec ma grand-mère que j'aime tendrement. Nous jouons aux cartes, invariablement au rami ou au *huit américain*, appris quand j'étais petite. C'est le moment où je passe en revue son visage que je trouve si attachant. Elle a un grand front, un regard vif traversant ses grosses lunettes, un grand nez bossu, une toute petite bouche qu'elle maquille de rouge le matin et après-déjeuner. Je me demande l'utilité de ce rouge dont il reste peu de chose en un rien de temps. Le rouge file le long des sillons autour de sa bouche. Drôle d'étoile dans son visage ! Sa petite coquetterie, le parfum qu'elle vaporise sur ses poignets au coucher, qui fait partie d'elle, que je reconnais entre tous, « *l'Air Du Temps* » de Nina Ricci.

Battements du cœur et battements du temps

Mamy est ma référence, un guide, un modèle. A 20 ans, j'admire sa force de caractère, ses capacités d'adaptation et son goût sans faille pour la vie. Ses atouts lui ont permis de surmonter un chemin entravé d'aspérités et d'obstacles plus ou moins douloureux, tout en restant ancrée dans ce qui lui est essentiel, une famille unie et curieuse de tout. Veuve à 30 ans, trois enfants en bas-âge, elle les a élevés seule grâce à son métier d'institutrice. Quinze ans plus tard, le petit appartement loué à Bizerte est bombardé et réduit en ruines. Heureuse d'être encore en vie avec ses trois filles, elle quitte la Tunisie pour un point de chute à Grenoble. Dans les bagages, son père et un rescapé, le séjour de « *style provençal* ».

3

Au mouillage en Corse. Depuis le pont arrière du catamaran je me laisse glisser dans l'eau cristalline et nage jusqu'à la plage de sable clair. J'aime sentir la mer résister puis coopérer pour me faire avancer. L'eau redevient calme. Elle a le goût du sel qui me rappelle le mois de vacances, petite, chez ma grand-mère paternelle, en Méditerranée. L'autre mois se passait à Grenoble, chez Mamy Jeanne.

Je joue sur la plage avec mon petit-fils Louis. Nous construisons un « *méga château de sable* ». Les vaguelettes nous lèchent les pieds. Une vague plus vigoureuse nous surprend et détruit en un instant notre terrain de jeu. Louis tape des pieds sur les traces de l'écume, dans le sable mouillé, pour exprimer sa colère contre cette « *méchante vague* ». Je prends Louis dans mes bras et le berce en lui fredonnant la mélodie de « *La petite cantate* » de Barbara, sa chanson.

Nous sommes interrompus par des bruissements dans les fourrés. Le bruit enfle. Débarque sur la plage un troupeau de vaches. Louis a peur, oublie la vague, s'accroche à mon cou et me serre très fort. Il se détend quand le troupeau disparaît derrière la dune, laissant derrière lui des effluves d'étable.

Sur le petit visage lisse et rond de Louis, les larmes ont laissé des traces blanches, salées.

Je pense à ma grand-mère. Je suis fière des sillons qui creusent mon visage.

« *Allez grand-mère, viens faire la course avec moi jusqu'au rocher* ».

V. L'étranger

J'avais marché toute la journée dans le froid, la pluie et la gadoue. Épuisé, je rêvais d'un endroit au chaud pour me requinquer quand j'aperçus au loin une lumière.

Oserais-je toquer à la porte d'inconnus avec ma mine d'étranger ?

Je prends mon courage à deux mains et me décide à gratter à la porte-fenêtre. Peu après, apparaît une jeune femme dans l'entrebâillement de la porte. Elle me dévisage longuement et marque un temps d'arrêt, surprise.

- Bonsoir. Que se passe-t-il ? D'où viens-tu ?

Je saisis ses paroles mais ne parle pas sa langue.

- As-tu froid ? Comme tu es trempé ! Pourquoi as-tu la tête dans les épaules ?

Un peu de tenue, me dis-je. J'esquisse un mouvement, me redresse, jette un rapide coup d'œil dans la pièce où j'entrevois une cheminée avec des bûches rougeoyantes. Le grand luxe, ce palace cinq étoiles, c'est là que je dois passer la nuit.

Allez, courage ! Je m'avance sur le seuil de la porte, me penche dans la pièce. Un effluve de poulet grillé titille mes narines : le repas en plus de la nuit, ce sera top. Zut ! Je lui ai fait peur. Elle barre le passage avec son pied, le regard assassin.

C'est le moment où jamais de faire amende honorable et de jouer sur les cordes sensibles, comme je sais si bien le faire : regard séducteur, implorant, en la fixant droit dans les yeux jusqu'à ce qu'elle baisse les paupières.

Waouh ! On dirait que ça marche. Elle libère le passage, prend de grandes inspirations, serre les lèvres, hoche la tête. Je continue à la fixer, en me faisant tout petit, tout frêle, ramassé sur moi-même.

Elle ouvre enfin la porte.

- Tu as l'air si fatigué ! Entre donc. Tu pourras passer la nuit ici.

Hourra ! Je file vers la cheminée, m'allonge sur une couverture et ... ronronne.

VI. La pomme et l'oiseau bleu

Les yeux fixés sur le pommier, je raconte à mon petit-fils l'histoire de cet arbre planté à sa naissance, il y a six ans.

Un oiseau bleu passe sous nos yeux, se dissimule dans le sorbier tout proche, prend son envol, se perche sur une branche du pommier, agite sa tête huppée, retourne dans le sorbier, reprend son manège. Louis est captivé par les allers-retours de l'oiseau.

Je contemple le port hardi du pommier qui se découpe dans le ciel.

Un rayon de soleil illumine le feuillage. Dans un élan soudain, de vives taches dorées bousculent sans ménagement ce paysage changeant. En un instant, un miracle se produit :

une pomme jaune, ronde, lisse apparaît en majesté sur la branche basse.

L'oiseau bleu, attiré par le fruit juteux, donne des coups de bec dans la chair jaune. La pomme devient verte de peur.

Louis détache ses yeux du paysage et me regarde, stupéfait.

- Que se passe-t-il, grand-mère ? Comment la pomme a fait pour changer de couleur?
- Une goutte d'eau a glissé de l'oiseau sur la pomme.

Une aquarelle est née par accident.